UNIVERSITÉ DE FRANCE.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

SPENER COMME EXÉGÈTE

ET SON INFLUENCE COMME TEL

SUR L'ÉGLISE PROTESTANTE.

THÈSE

PRÉSENTÉE

à la Faculté de théologie protestante de Strasbourg

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

le 6 janvier 1863, à 5 heures du soir,

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE,

PAR

PH. AUGUSTE FISCHER,

DE DIEMERINGEN (BAS-RHIN).

STRASBOURG,

TYPOGRAPHIE DE G. SILBERMANN, PLACE SAINT-THOMAS, 3.

1863.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41552714_0118

A MON PÈRE

J. PH. FISCHER,

PASTEUR-PRÉSIDENT A PFAFFNHOFEN (BAS-RHIN).

A MES FRÈRES

J. PH. FISCHER,

PASTEUR A OFFWILLER (BAS-RHIN)

ET

P. CH. FISCHER,

CANDIDAT EN THÉOLOGIE.

A MON BEAU-FRÈRE

PH. G. GERST,

PASTEUR-PRÉSIDENT A LA PETITE-PIERRE (BAS-RHIN).

PH. A. FISCHER.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE STRASBOURG.

M. BRUCH ✻, Doyen de la Faculté.

MM. BRUCH ✻,
RICHARD,
FRITZ,
JUNG ✻,
REUSS ✻,
SCHMIDT,
} Professeurs de la Faculté.

M. REUSS ✻, Président de la soutenance.

MM. REUSS ✻,
BRUCH ✻,
RICHARD,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

SPENER COMME EXÉGÈTE

ET SON INFLUENCE COMME TEL

SUR L'ÉGLISE PROTESTANTE.

Avant-propos.

Le travail que nous présentons ici ne devait être que la première partie d'une étude plus étendue, traitant l'exégèse de l'école de Spener, vulgairement appelée *l'école piétiste*. Nous croyons devoir faire cette remarque pour expliquer le choix de notre sujet; car Spener, à vrai dire, n'est pas exégète, dans le sens du moins qu'ordinairement nous donnons aujourd'hui à ce mot; il ne donne pas, comme d'ailleurs nous cherchons à l'établir, une explication scientifique de l'Écriture; il n'en relève que le côté pratique et édifiant. Néanmoins, en considération de la nouvelle et puissante impulsion qu'il a donnée à l'herméneutique sacrée, et par suite à l'explication de la Bible, tant par les principes qu'il a énoncés que par son propre exemple, en considération de la célèbre école qui porte son nom, il ne peut pas être hors de propos de faire sur Spener une étude sous le point de vue indiqué. Il y a toujours intérêt à voir les sources d'un fleuve, lors même que ces sources n'auraient qu'une importance de nom. La comparaison n'est pas applicable en tout point à Spener, parce qu'il n'a pas seulement prêté son nom au mouvement nouveau, mais qu'il a mis tout d'abord la main à l'œuvre, et qu'à travers les barrières de la science traditionnelle il a montré une voie nouvelle et a posé les premiers jalons pour la tracer.

OUVRAGES CONSULTÉS.

A. Tholuck, *Das Akademische Leben des XVII. Jahrhunderts.* Halle 1853.

G. J. Planck, *Gesch. der prot. Theologie, von der Concordienformel an bis in die Mitte des XVIII. Jahrh.* Gött. 1831.

G. W. Meyer, *Gesch. der Schrifterklärung.* Gött. 1805, vol. IV.

Ed. Reuss, *Gesch. der heil. Schriften Neuen Test.*, 3e éd. 1860.

M. von Engelhardt, *Val. E. Löscher.* Stuttgart 1856.

W. Hossbach, *Ph. J. Spener und seine Zeit.* Berlin 1827.

A. H. Niemeyer, *Die Universität Halle, nach ihrem Einfluss* etc. Halle 1817.

J. C. Dannhauer, *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris.* Argentorati 1642.

— *Hermeneutica sacra.* Argent. 1654.

Seb. Schmidt, *Collegium biblicum.* Argent. 1671 etc.

V. E. Löscher, *Breviarium theologiæ exegeticæ.* Wittemb. 1719.

Ph. J. Spener, *Pia desideria*, ed. Winter. Leipzig 1841.

— *Römerbrief*, 1676 et 1677, ed. Schott. Leipzig 1839.

— *Epistel an die Colosser.*

— *Des hocherleuchteten Apostels und Evangelisten Johannis erste Epistel.* Halle 1698, 4°.

— *Theologische Bedenken.* Halle 1702, 1712, 1713.

— *Consilia.* Francf. ad Mœnum MDCCIX.

— *Letzte theol. Bedenken.* Halle 1721.

— *Lehrreiches Zeugniss von der Gestalt eines würdigen studiosi Theologiæ.* Leipzig 1728.

— *Sprüche heiliger Schrift, welche von Weltleuten mehrmahl zur Hegung der Sicherheit und wider die so Nothwendigkeit als Möglichkeit des wahren innerlichen Christenthums missbraucht zu werden pflegen.* Braunschweig 1732.

— *Handlung von der Natur und Gnade.* Berlin 1733.

Introduction.

Dans le règne des esprits, comme dans la nature physique, il n'y a pas de changements brusques et instantanés. On ne peut pas déterminer un moment qui sépare le jour de la nuit, ni un jour qui forme la limite entre l'été et l'hiver.

Il n'en est pas autrement du développement intellectuel des individus et des peuples, de la naissance et de la propagation des grandes idées qui se font jour pour améliorer, élever et ennoblir l'humanité. Ces idées, qui sont réellement appelées à se faire reconnaître généralement et à exercer une influence durable sur le monde, ces idées qui n'ont pas pour objet suprême la matière et son emploi, mais l'esprit et son perfectionnement, ne naissent pas dans le cerveau de l'individu, mais dans l'humanité même; elles sont engendrées par les aspirations générales vers un état meilleur et nourries dans le sein maternel jusqu'à ce que le moment critique de la naissance soit arrivé. Le signal d'une phase nouvelle de développement peut bien être donné par l'individu; mais qu'on se garde bien de regarder celui-ci comme l'auteur de tout le mouvement. Aucun homme ne peut agir contre son siècle de manière à lui donner une impulsion nouvelle. Alors seulement que les temps sont accomplis, que les esprits sont pénétrés d'une idée et qu'ils ont expié les aberrations de leur époque, alors est venu le moment décisif, et tel grand homme, pénétré du sentiment de son siècle, peut se placer alors

devant le front de bataille pour diriger le mouvement vers le but commun.

L'histoire témoigne que nous n'avançons pas une simple hypothèse: nous nous bornons à rappeler la Réformation. Le sujet que nous nous sommes proposé d'examiner ici nous fournit une preuve de plus.

Quand à la suite de la Réformation certains abus se furent maintenus ou introduits dans l'église luthérienne, il y eut bien des hommes animés du désir de remédier à ces défauts et d'abandonner les voies traditionnelles, pour frayer une voie plus sûre et plus conforme aux besoins de l'Église. Mais chez les uns ce désir ne resta que cela, tandis que les efforts des autres ne pouvaient arriver à bonne fin, parce qu'ils ne trouvaient pas d'écho chez leurs contemporains. Mais ici encore, lorsque par le développement nécessaire, on pourrait dire logique, le moment du retour fut venu, lorsque les aspirations vers un état de choses meilleur furent devenues le bien commun de la majorité des fidèles, il se trouva aussi un homme pour donner le signal, pour planter l'étendard sur la brèche, et cet homme fut Spener.

Nous allons examiner la carrière qu'il a fournie sur le terrain de l'exégèse; mais avant de voir l'influence qu'il a exercée sur ce point, nous devons d'abord chercher à connaître l'état dans lequel se trouvait la science exégétique à cette époque.

CHAPITRE PREMIER.

LES ÉTUDES EXÉGÉTIQUES AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Par la promulgation de la Formule de concorde en 1580, on croyait avoir dit le dernier mot dans l'Église luthérienne sous le rapport dogmatique. La doctrine est fixée et très-rigoureusement déterminée; quiconque se trouve en deçà des limites tracées fait partie de l'Église, et l'anathème est prononcé d'avance contre ceux qui la franchiraient. On ne peut rien retrancher de ce corps de doctrine, on ne peut rien y ajouter, rien y corriger: c'est un système accompli. Il n'est pas difficile de prévoir l'influence que cette manière de voir devait exercer sur la théologie en général. Du moment qu'on croit avoir trouvé le dernier mot d'une question, les recherches sont regardées comme inutiles, et la science restera stationnaire ou plutôt elle n'existera plus de fait: elle n'a plus qu'une importance historique. Ce qu'on peut dire de toute science en général s'applique bien certainement aussi à la science théologique, et avec d'autant plus de raison que sur le domaine de la religion il y a eu de tout temps plus ou moins de danger matériel à aller au delà des croyances reconnues officielles; les persécutions que le protestantisme dans les premiers temps n'a pas abolies dans son sein sont l'héritage le plus pernicieux que la Réformation ait adopté du catholicisme.

Si nous considérons ces deux points, d'un côté que la science dogmatique était considérée comme accomplie, de l'autre qu'il y avait danger à s'opposer à cette

prétention, nous ne serons pas étonnés de la décadence des sciences théologiques en général, mais surtout de celle de l'exégèse et de l'herméneutique sacrée. La Bible doit fournir les éléments de la dogmatique; c'est donc en l'étudiant, en faisant de l'exégèse, qu'on pourra découvrir ces éléments; on ne doit trouver dans le dogme que ce qui lui est fourni par les saintes Écritures. Mais par la manière dont s'est constituée la théologie luthérienne après 1580, on ne peut plus trouver dans la Bible que ce qui est sanctionné par la Formule de concorde.

L'intérêt que les études bibliques auraient dû avoir tomba nécessairement; les uns redoutaient d'encourir l'anathème, les autres ne voulaient pas s'occuper d'études réputées inutiles. La dogmatique était à l'ordre du jour, et l'exégèse, que les réformateurs avaient si chaudement recommandée, fut complétement négligée. La prédiction de Flacius ne se trouva que trop réalisée au commencement du dix-septième siècle. «*Nunc proh dolor!* s'écrie-t-il, *etiam in summis academicis, negligitur studium exegeticum, ut profecto valde verendum sit ne abjectis ferme biblicis, ad hominum scripta novosque sententiarum magistros abducamur*[1]!» Il n'a dit que trop vrai. Olearius, par exemple, professeur à Leipzig (1680-1690), n'a jamais pu faire un cours exégétique, faute d'auditeurs, et Carpzov terminait ses leçons sur Ésaïe ordinairement avec le premier chapitre[2].

Du reste, nous ne pouvons pas trop nous étonner s'il en était ainsi; car à voir ces commentaires arides et et sans fin, remplis de science indigeste et de défini-

[1] *Anzugsrede*, dans Salig, *Vollst. Historie der Augsb. Conf.* Halle 1735, vol. III, p. 377.

[2] W. Hossbach, *Ph. J. Spener und seine Zeit*, vol. I, p. 15.

tions scolastiques, on se félicite de n'être pas obligé d'en subir la lecture; et encore c'est bien peu de chose en comparaison des cours que certains professeurs de cette époque paraissent avoir faits. On ne trouvait pas extraordinaire de retenir ses auditeurs pendant trois mois, pendant un semestre entier, à un seul chapitre, et certes il aurait fallu plus de patience qu'il n'en est donné à l'homme en général, mais surtout à des étudiants, pour se résoudre à suivre un professeur sur une voie aussi infinie que peu récréative. Mais déroger à ces habitudes aurait pu faire un mauvais parti à celui qui l'aurait entrepris; le manque de science et de savoir-faire aurait été le moindre reproche en pareil cas. Le moyen de l'éviter était facile à trouver: on ne s'engageait pas dans la voie sur laquelle on aurait risqué de broncher. Cependant de cette manière on négligeait de poser les fondements de la théologie, qui est la connaissance des saintes Écritures, et bien des étudiants quittaient l'Université sans avoir jamais eu l'occasion d'entendre un seul cours d'exégèse, comme Spener le raconte avec douleur[1]. Il y a une chose plus forte encore et plus caractéristique: A. H. Franke assure que du temps qu'il étudiait à Leipzig on ne pouvait pas même trouver un exemplaire de la Bible ou du Nouveau Testament chez l'un des libraires de la ville[2].

La décadence des études bibliques était alors générale. Cependant on serait peu équitable envers cette période et envers certains théologiens consciencieux, si on ne rendait justice aux travaux qu'ils ont entrepris

[1] *Theol. Bedenken*, IV, p. 456.

[2] *Parænetische Vorlesungen*, IV, p. 108.

pour relever les sciences exégétiques. Bien que nous devions dire que ces hommes ont été loin de réussir en tout point, nous n'en reconnaissons pas moins les généreux et quelquefois prodigieux efforts qu'ils ont faits pour une bonne cause.

Nous possédons de grands volumes de commentaires de cette époque; ils sont riches de science et de laborieuses recherches, mais ne remplissent pas le but qu'ils auraient dû se poser, parce qu'ils sont savants un peu mal à propos, et qu'en se perdant dans telle question particulière, ils perdent de vue le texte qu'il aurait fallu expliquer; mais ce qui plus que tout le reste leur fait du tort, c'est la préoccupation de faire de la dogmatique au lieu de faire de l'exégèse, de montrer comment tel ou tel passage est en rapport avec la doctrine officielle. De cette manière ils se virent rejetés dans le scolasticisme, qui d'ailleurs recevait toujours un nouvel aliment par l'étude d'Aristote. Mais à côté de ces défauts, il y a des qualités très-recommandables; n'y aurait-il eu que la bonne intention qui animait ces théologiens, on aurait mauvaise grâce à ne pas la reconnaître.

Du témoignage même de Spener[1], c'est surtout l'Université de Strasbourg qui s'est distinguée par ses travaux exégétiques. Il parle avec une grande reconnaissance de ses maîtres *J. C. Dannhauer* († 1666) et *S. Schmidt* († 1696). Celui-ci, outre une traduction de la Bible fort appréciée de son temps, a écrit de nombreux commentaires fort étendus[2]. Dannhauer s'est distingué

[1] *Theol. Bedenken*, IV, 456.

[2] *Collegium biblicum prius* (*V. T.*) *et posterius* (*N. T.*). Arg. 1671 etc.

surtout dans l'herméneutique sacrée[1]. Leur but principal est le dogme; ils cherchent à l'établir par les textes sacrés qu'ils expliquent pour les faire servir à cette fin. Mais ils ne cherchent en aucune manière à pénétrer le sens que les écrivains sacrés ont voulu y mettre, à considérer les circonstances et les mobiles qui ont porté ces auteurs à écrire, et la portée qu'on peut assigner à leurs œuvres. Ils effacent complétement toutes les individualités : il n'y en a qu'une seule, c'est le Saint-Esprit. Cela est si vrai que Dannhauer par exemple, qui proclame l'inspiration des points et des accents dans le texte hébreu, va jusqu'à attribuer au Saint-Esprit les contradictions dans le cas où elles pourraient être prouvées[2].

Outre les deux auteurs dont nous venons de parler, nous citerons encore *Glassius*, *Franzius*, *A. Pfeiffer*, mais surtout *V. E. Löscher* († 1746), qui peut être regardé comme le dernier champion de l'ancienne école orthodoxe. Contemporain de Spener et constant adversaire de l'école qu'il a formée, il cherchait à maintenir dans l'exégèse le système, les anciennes traditions et l'autorité des docteurs orthodoxes. Bien que par rapport au temps où il a vécu, nous pussions le passer sous silence, nous voulons néanmoins dire quelques mots à son sujet, à cause du rapport direct dans lequel il s'est trouvé avec l'école de Spener. Nous nous bornerons à relever quelques passages de son *Breviarium theologiæ exegeticæ* (Wittemb. 1719), qui caractériseront plus

[1] *Idea boni interpretis et malitiosi calumniatoris.* Argent. 1642, et *Hermeneutica sacra.* Ibid. 1654.

[2] *Contradictiones quibus legentis fastidium abstergere Spiritus sanctus voluit* (*Idea boni interpretis*, p. 72).

particulièrement sa manière de considérer les saintes Écritures. Il proclame une inspiration tout à fait absolue; il justifie les expressions choquantes; les actions immorales ou injustes qui sont représentées comme commandées par Dieu, ne sont immorales ou injustes qu'en apparence; il n'y a dans la Bible aucune erreur ni physique, ni chronologique, ni généalogique; les fautes de style ont été mises à dessein dans le texte (*anomalias quidem in constructione, punctatione etc. concurrere, sed easdem habere suas rationes adeoque non esse vitia*, p. 66).

La critique du texte n'est autorisée que dans le cas où il y a des versions plus anciennes en contradiction avec le texte reçu : l'explication de la Bible doit se régler sur les autorités reconnues dans l'Église[1].

Ce n'est pas seulement pour le texte officiel qu'il revendique cette inviolabilité, il va même jusqu'à la demander d'une manière presque absolue pour la traduction de Luther : « *Translatio Lutheri*, dit-il (p. 150), *caute tractanda, nec coram vulgo reprehendenda, sed potius concilianda cum fontibus, propter usum in ecclesia nostra catholicum, et benedictionem divinam singularem illi concessam.* » Il y a certainement du vrai dans ces paroles, en tant que le précepte formulé ici se borne à cet *usus in ecclesia nostra catholicus;* mais cette exigence entrave singulièrement les recherches scientifiques du moment qu'on l'applique à la *theologia exegetica*, dont il s'agit ici. Il n'y a d'autre autorité à consulter que le texte original; quelque crédit que puisse

[1] *Consulere et auscultare eos quos Deus interpretes verbi in officio constituit, vel donis præcipuis exornavit, nisi manifeste ab analogia fidei discedant* (*Breviarium theol. exegeticæ*).

avoir une traduction dans n'importe quelle Église, elle ne peut jamais servir de norme dans les questions de science et de recherches scientifiques, lors même que cette version pourrait revendiquer pour elle cette *benedictionem divinam singularem.*

Les théologiens dont il vient d'être question ne partaient, on le voit, que du point de vue de la théorie, telle qu'elle était admise à cette époque ; mais pour des principes absolus et une pratique dérivée de ces principes, ils n'en tenaient aucun compte. La Bible n'est pour eux qu'une lettre morte ; ils ne se demandent pas comment elle est entrée dans l'humanité, ni de quelle manière elle doit influer sur elle, et ils oublient par conséquent la question fondamentale de la théologie, car celle-ci n'est rien du moment qu'elle n'entre pas dans la vie même de l'homme et qu'elle ne cherche pas à exercer une influence salutaire sur tout son être moral. Toute science, comme telle, a son intérêt, mais elle n'a de but véritable si elle ne fait l'éducation de ceux qui s'en occupent, c'est-à-dire si elle n'a un côté pratique. Si on peut dire cela des sciences en général, c'est bien certainement aussi le cas de l'appliquer à la théologie, à la science de la religion et de son développement. Les auteurs dont nous parlons ont été loin de méconnaître cette vérité, mais on ne saurait nier qu'ils l'ont quelque peu perdue de vue dans leurs travaux exégétiques.

En négligeant ainsi les sources mêmes de la théologie, ils devaient nécessairement tomber dans bien des aberrations pour certaines sciences spéciales.

Puisque l'intégrité et la défense de la dogmatique, telle qu'elle était officiellement reconnue, était le point

capital de tous leurs efforts, l'exégèse, comme ils la pratiquaient, n'avait aussi que ce seul but, et dans la littérature théologique de cette époque on ne rencontre généralement que cette seule préoccupation. On peut même dire, et l'histoire de la théologie le prouve suffisamment, que la science de l'interprétation était regardée comme assez inutile. Pourvu que le théologien eût assez de perspicacité pour découvrir les hérésies réelles ou probables, pourvu qu'il sût les combattre et les réduire à néant, c'est tout ce qu'on lui demandait. De là cette polémique violente et implacable et ces combats sans trêve que se livraient les théologiens.

Encore si on s'était borné à traiter ces questions d'orthodoxie dans les écrits théologiques et dans les salles de cours, mais pourquoi en entretenir les communautés? pourquoi ne produire dans les sermons que sorties polémiques et subtilités dialectiques? Quant à l'édification et à l'amélioration morale des individus, on n'y songeait pas.

Peut-on, à la suite de cela, s'étonner de la décadence profonde dans laquelle se trouvait l'Église luthérienne à cette époque? L'immoralité était réellement affreuse, et les théologiens étaient les premiers à en donner le honteux exemple [1]. Cependant, parce qu'ils enseignaient la pure doctrine, ils croyaient pouvoir se dispenser de s'appliquer à mener une vie sans reproche.

Il y a sans doute des exceptions très-honorables à mentionner. Les noms de *Arndt*, de *J. V. Andreæ*, de *J. Müller*, de *Nitzsch*, de *J. Gerhardt* disent plus qu'on ne pourrait dire à l'éloge des hommes vraiment

[1] Voy. Tholuck, *Das akadem. Leben des XVII. Jahrhunderts.*

pieux qui les ont illustrés; mais à leur égard c'est une fois de plus le cas de dire que l'exception ne confirme pas la règle, car la majeure partie des théologiens d'alors aimaient mieux voir s'échapper la liqueur précieuse, que de sacrifier l'outre endommagée.

Cependant le besoin d'une théologie retrempée aux sources vives de l'Écriture sainte devint de plus en plus impérieux, et le sentiment chrétien pouvait toujours moins se contenter du scolasticisme aride dont le nourrissaient ses guides officiels. Le temps approchait où ce que les individus avaient senti et espéré entra dans les sentiments et les espérances de la majorité, et où les esprits se trouvèrent préparés à sanctionner et à accepter de plein cœur une réformation de la science théologique.

Cette tendance nouvelle qui s'est manifestée dans l'Église luthérienne d'Allemagne au dix-septième siècle se rattache surtout à *Ph. J. Spener* et au nouvel essor que prirent les études bibliques, qui ont trouvé en lui leur premier moteur.

CHAPITRE II.

NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR SPENER ET COMMENCEMENT DE SON ACTIVITÉ RÉFORMATRICE.

Philippe-Jacques Spener est l'homme qui, avec le moins de prétentions, a provoqué l'un des plus grands changements dans la science théologique luthérienne; on peut dire le plus grand, si l'on considère toutes les conséquences qui peuvent se rattacher à sa nouvelle méthode; et après la Réformation, l'époque qui porte

son nom a exercé l'influence la plus profonde sur la vie religieuse de notre Église.

L'Alsace protestante peut être fière d'avoir produit cet homme, bien que la majeure partie de sa sphère d'activité ait été en dehors de son pays natal.

Voici en peu de mots la vie de Spener.

Il naquit à Ribeauvillé, dans le Haut-Rhin, le 13 janvier 1635. En 1651 il se rendit à l'Université de Strasbourg, où il étudia sous la direction de Séb. Schmidt et de Conrad Dannhauer; il parle avec beaucoup d'estime et de reconnaissance de ces deux professeurs; mais c'est surtout le dernier qui paraît avoir exercé la plus grande influence sur lui. A l'âge de dix-huit ans il devint docteur en philosophie et fit des cours à Strasbourg; en 1659 il se rendit à Bâle, où il fréquentait les leçons du célèbre Jean Buxtorf, en même temps qu'il faisait des cours de géographie et d'histoire. Après un séjour à Genève et à Lyon, il vint reprendre ses leçons à Strasbourg; il fut pendant quelques mois professeur à Tübingen, fut rappelé comme prédicateur à Strasbourg, et y fit aussi des cours d'histoire, de géographie, de politique et plus tard de théologie. En 1664 il devint docteur en théologie et se maria le même jour avec Susanne Eberhardt, de Strasbourg, dont il eut six fils et cinq filles. En 1666 la ville de Francfort-sur-le-Mein lui offrit la place de premier pasteur et le séniorat du Ministère ecclésiastique. Il accepta après quelque hésitation et y resta jusqu'en 1686, où il se rendit à Dresde comme premier prédicateur de la cour. Ce poste était très-difficile pour un homme du zèle consciencieux de Spener; aussi quand il vit que son activité était entravée, il suivit une vocation à Berlin

comme prédicateur de la cour, et y resta jusqu'à sa mort en 1705.

Les profondes impressions religieuses que Spener avait reçues comme enfant, exercèrent une puissante influence sur tout son développement intellectuel. Le christianisme, tel qu'on le lui avait fait connaître, ne devait pas seulement agir sur l'intelligence, mais surtout sur le cœur ; il ne devait pas être un système, mais une vie nouvelle, édifiée sur la foi en Christ et sur la pratique de ses commandements.

Nous ne nous étonnerons donc pas si la théologie de ce temps ne pouvait pas lui suffire, si ce qu'on entendait alors par religion chrétienne ne le contentait pas, si surtout la conduite des théologiens, et des simples fidèles à leur exemple, lui déplaisait souverainement, et s'il sentit le besoin de remédier à cet état de choses. Il vit la source du mal dans l'abandon dans lequel on laissait les saintes Écritures. La Bible, la base du christianisme, restait étrangère au peuple, et les théologiens, au lieu d'en faire l'objet de leurs études, au lieu de chercher à pénétrer l'esprit qui avait animé les auteurs sacrés, et d'en faire profiter les fidèles, ne s'en servaient que pour établir d'arides systèmes dogmatiques et pour nourrir leur polémique acerbe. La première condition pour ranimer la vie dans l'Église était donc, de l'avis de Spener, de remettre en honneur la Bible et les études bibliques, indépendants de tout système, puisque ces études ne doivent avoir d'autre but que de rapprocher l'homme de Dieu et de lui donner une religion qui réveille et convertit, qui édifie et console.

C'est en ce sens que Spener travaillait. Il commença à mettre la main à l'œuvre dans son sermon d'entrée à

Francfort; il laisse de côté la polémique et les subtilités alors en usage, et cherche surtout à agir sur le cœur et la conscience de ses auditeurs. D'un autre côté, il tâche de familiariser autant que possible la communauté avec la Bible. Les péricopes évangéliques formaient alors, comme encore longtemps après Spener, les seuls textes de la Bible sur lesquels il était permis de prêcher le dimanche matin; c'étaient toujours les mêmes sujets qui revenaient, et les prédicateurs, s'ils ne voulaient pas se répéter, devaient nécessairement finir par s'épuiser et s'arrêter à des minuties aux dépens des convenances, du bon goût et surtout de l'édification; l'histoire de la prédication en fournit des preuves nombreuses et très-caractéristiques. Spener sentait fort bien les inconvénients de cette méthode; mais n'osant rompre en face avec l'usage reçu, il chercha à porter remède d'une autre manière : outre le sermon sur le texte prescrit, il donne encore dans l'exorde l'explication d'une autre partie de la Bible[1]; c'est ainsi qu'il a passé en revue les épîtres aux Romains, aux Corinthiens, aux Éphésiens, aux Colossiens, aux Galates, la première de saint Jean. C'étaient proprement deux sermons distincts qu'il prononçait chaque fois, et il passait de l'un à l'autre sans aucune transition. Son influence fut plus profonde encore par l'institution des *collegia pietatis*, qu'il commença également à Francfort, et qui devaient, dans un cercle plus intime, avancer la connaissance de la Bible et contribuer à l'édification commune. L'approbation que ces conférences

[1] Voy. Schott, *Préface à l'épître aux Romains de Spener.*

rencontraient généralement à leur début, se changea bientôt en violente opposition.

Cependant Spener se prononce plus directement contre les abus, l'ignorance d'un côté, et de l'autre la science aride du monde théologique d'alors, dans ses *Pia desideria*, opuscule qu'il avait publié comme préface à une nouvelle édition de la *Postilla* ou recueil de sermons d'Arndt, et qui fut imprimé à part en 1675.

L'auteur y montre comment ceux qui sont à la tête des communautés, en manquant à leur devoir, ont amené l'état déplorable dans lequel se trouve la société chrétienne. Des docteurs sont indispensables dans l'Église, mais pour qu'ils puissent remplir dignement leur mission, ils doivent discerner dans la théologie ce qui n'appartient qu'à la science et à la spéculation, d'avec ce qui est propre à éclairer, améliorer et édifier la communauté; ils doivent chercher leur gloire uniquement dans l'enseignement de ce qui peut amener à la connaissance de la vérité et à la piété. La Bible seule peut fournir les matières de cet enseignement; aussi le théologien ne doit-il viser qu'à offrir aux fidèles les principes de vie qui y sont contenus, et il doit, autant qu'il est en lui, rendre accessible à la communauté, non pas *telle partie* des saintes Écritures, mais l'*ensemble* de la Parole de Dieu.

Nous n'avons pas besoin de dire quelle profonde sensation fit dans toute l'Allemagne protestante ce manifeste, comme on pourrait l'appeler; c'est que les idées qui y sont exprimées répondaient à des besoins généralement ressentis et rencontraient partout de l'écho.

Spener par là avait nettement indiqué le chemin qui, selon lui, pouvait seul conduire à une amélioration

dans l'état de la théologie et de la vie chrétienne. La réalisation et la propagation de ces idées, lesquelles, sous différentes formes, étaient le sujet de presque tous ses écrits théologiques, formaient le but de son activité variée et infatigable.

L'exposition de sa théorie sur les études bibliques et l'explication des saintes Écritures devra naturellement nous occuper maintenant.

CHAPITRE III.

EXPOSÉ DE LA THÉORIE DE SPENER SUR LES ÉTUDES BIBLIQUES ET L'EXPLICATION DES SAINTES ÉCRITURES.

§ 1. *La Bible.*

La Bible est la Parole de Dieu, communiquée au genre humain, afin que sur elle soit édifiée l'Église chrétienne ; que les membres de cette Église y puisent consolation et encouragements, et qu'ils soient par elle avertis, réprimandés et améliorés.

Voilà en peu de mots l'opinion de Spener sur les saintes Écritures, telle que nous la trouvons exprimée dans ses écrits théoriques, si on peut appeler ainsi ses traités, et dans ses explications bibliques.

Et comment la Bible est-elle la Parole de Dieu ? En tant que Dieu lui-même a inspiré par le Saint-Esprit les écrivains sacrés, pour leur communiquer non-seulement les faits qu'ils racontent et les maximes qu'ils enseignent, mais jusqu'aux paroles dont ils se servent ; aussi toute omission et toute erreur, la plus légère même, est-elle évitée. Cependant, bien que ces hommes privilégiés aient été comme les instruments dont s'est

servi le Saint-Esprit pour révéler la parole divine à l'humanité, il ne faut pas en conclure que ce qu'ils écrivaient ait été une lettre morte pour eux; au contraire, ils comprenaient tout ce qui leur était confié, ils se l'assimilaient et le traduisaient en langage humain, conservant de cette manière toute leur individualité [1].

Spener ne craint pas de se contredire pour rester fidèle au dogme de l'inspiration plénière et littérale, et pour rendre justice d'un autre côté à la diversité de style qu'il y a entre les écrits des différents auteurs; il ne sait pas trop lui-même concilier ces deux théories et les pose à plusieurs reprises comme axiomes l'une vis-à-vis de l'autre [2]. Mais malgré ses assertions, malgré les efforts qu'il fait pour maintenir l'intégrité du texte à côté du caractère individuel de chaque auteur, il ne peut arriver à une solution de cette question. Il cherche bien à se tirer d'embarras en mettant sur le compte des copistes certaines fautes, certaines erreurs ou contradictions évidentes qu'on rencontre par ci par là dans

[1] *Potius eorum qui divinitatem ipsius* (*Scripturæ*) *in corde negant, risui nos exponere, quam de ejus dignitate bene mereri possumus, si diversitatem styli, sane satis multiplicem, ita immediate a Spiritu sancto repetamus, ut nihil a subjecto traxerit.* (*Consilia*, I, 46 et suiv.)

[2] *Agnosco sacras litteras a cœlesti procedere Spiritu inspirante, per gratiam præsentissimam concomitantem, accurante ne vel in puncto erraret scriptor* etc..... *Ita non res solum, sed ipsa verba quoque divinæ revelationi vel inspirationi tribuo..... Nam utique, quæ prolocuti apostoli, intellexere, nec psittaci instar sonos protulere, intellectus autem suas requirit imagines, vel conceptus quos format, seu ex re elicitos, vel aliunde oblatos* (*Consilia*, I, 46. Cf. *Handlung von der Natur und Gnade*, et Hossbach, *Ph. J. Spener*, I, 250 et suiv.).

la Bible[1]. Assurément c'est là l'origine de bien des fautes. Mais cette hypothèse une fois admise pour telle ou telle erreur, pourquoi ne pas l'invoquer pour telle autre? Quel peut être raisonnablement le critère d'après lequel nous nous déciderons? Du moment qu'on ne maintient pas la proposition que nous avons vu invoquer par les théologiens de l'école orthodoxe, que tout, et même les fautes, est d'inspiration divine, les portes sont largement ouvertes à la négation, et on ne peut se refuser à voir dans l'herméneutique de Spener un acheminement vers la critique sacrée qui a acquis un si grand développement de nos jours.

L'importance de la question de l'inspiration devient naturellement plus grande, si de l'intégrité du texte on passe à celle des faits qui nous sont rapportés. On ne peut pas nier, et Spener est loin de le faire, qu'il y ait une grande diversité dans la manière dont les mêmes faits sont racontés par les différents auteurs; mais il est tout aussi loin de voir en cela un défaut; au contraire, ce qu'on serait tenté de regarder au premier abord comme une contradiction se résout merveilleusement après un examen approfondi. La difficulté est levée du moment qu'on se dit que les écrivains qui paraissent se contredire ne font que présenter un même fait sous deux faces différentes; et bien loin que ces diversités peuvent être regardées comme preuve *contre* l'inspiration, elles ne servent qu'à l'appuyer, parce qu'elles montrent que les auteurs ne se sont pas

[1] Voy., par exemple, *Letzte theol. Bed.*, p. 310 et suiv., où il est question de la contradiction entre Actes VII, 16, d'un côté, et Josué XXIV, 32, et Genèse XXXIII, 18, de l'autre.

copiés, mais que le Saint-Esprit a été actif en tous également [1].

Spener d'ailleurs se ménage une issue pour les difficultés insolubles par la proposition : qu'il n'est pas nécessaire que l'homme comprenne tout dans les saintes Écritures [2]. Il s'incline respectueusement devant ce qu'il croit en dehors de la sphère de son intelligence. Ce n'est plus le *credo quia absurdum* qui est invoqué ici, mais le caractère dominant est un amour sincère de la vérité, mêlé à une profonde vénération pour la révélation divine. Ce n'est pas ici le lieu de parler des défauts que la tendance de Spener et de ses successeurs a pu avoir; mais il est certain qu'en principe nous voyons ici le juste milieu entre l'ancien système avec sa méthode invariablement fixée, et le criticisme outré qui n'a fait que démolir, sans jamais rebâtir.

L'Écriture sainte, telle qu'elle nous apparaît ici, tient à la fois de Dieu et des hommes, parce qu'elle doit être le lien entre l'Être parfait et la créature imparfaite; méconnaître l'un ou l'autre, c'est manquer à la vérité, c'est manquer à l'histoire ou à l'expérience.

C'est en comptant avec l'histoire et avec l'expérience que Spener, bien qu'en attribuant toute l'Écriture à l'inspiration divine, fait cependant une différence sensible entre l'Ancien Testament et le Nouveau, parce que le dernier est l'accomplissement du premier, parce

[1] *Theol. Bed.*, I, 34.

[2] Et pourquoi donc, dit-il, serait-il nécessaire que chaque simple chrétien comprît toutes choses dans l'Écriture, puisque Dieu n'en donne l'intelligence que dans la mesure qu'il croit utile à sa gloire?... Pourquoi Dieu donnerait-il la science à chaque simple chrétien dans une telle mesure que celui-ci en tirerait vanité plutôt que profit pour soi-même et pour les autres? (*Letzte theol. Bed.*, p. 324.)

que le chrétien en relève plus directement et qu'il place l'idéal de l'homme plus haut que n'était celui de l'ancienne alliance : « *Le Nouveau Testament donne plus, mais par suite ses exigences sont aussi plus grandes* [1]. »

Nous sommes amené à parler ici du but des saintes Écritures. Il n'est autre que celui « d'exposer les doctrines chrétiennes de la foi, d'où découlent les maximes qui amènent l'homme à s'examiner soi-même [2]. »

Du reste, il est inutile de chercher les passages qui prouveraient l'opinion de Spener sur le but de la Bible ; il se prononce à chaque page à ce sujet ; par rapport à l'homme, elle doit le délivrer de l'empire du péché pour le faire participer au royaume des cieux fondé par Jésus-Christ. La théologie, c'est-à-dire la science humaine appliquée à la révélation pour la comprendre, ne sera jamais achevée ; mais la révélation en elle-même est accomplie et parfaite ; elle nous donne la vérité absolue qui ne comporte ni modification, ni addition, ni mutilation. Cependant il n'est pas donné à tout homme de pénétrer dans ses profondeurs ; c'est pour cela que le champ doit rester ouvert aux recherches [3].

L'importance que notre auteur attribue aux saintes Écritures ne peut être considérée ici qu'en passant ; nous y reviendrons en examinant le rôle qu'il assigne à la Bible.

Les opinions de Spener sur la nature des saintes Écritures, l'inspiration de ses auteurs, ou l'influence de

[1] Cf. *Bed.*, II, 95. — *Erklärungen zu Lukas*, XII, 47, 48.
[2] *Bed.*, I, 406.
[3] Cf. *Letzte theol. Bed.*, p. 324.

Dieu sur ces hommes, les questions sur la possibilité d'erreurs et d'autres analogues ne diffèrent pas beaucoup, comme on voit, de la manière de voir des théologiens antérieurs. De ce côté aussi l'école piétiste n'a pas amené de changements sensibles, bien qu'elle ait avancé certains principes qui, par le développement de la critique, ont amené des altérations profondes. Mais Spener était loin de vouloir entrer dans cette voie; il ne se doutait pas même qu'il l'eût indiquée.

Cependant il en est autrement si du point de vue objectif nous passons au point de vue subjectif, si nous examinons, non plus la théorie sur la Bible en elle-même, mais la manière dont il faut la comprendre et l'expliquer. C'est ici que la séparation commence à se faire entre l'ancien système et la nouvelle tendance, entre orthodoxisme et piétisme, séparation qui a provoqué des scissions et des controverses dans toute l'Église protestante, même en dehors d'elle, et qui a donné la première expression à un sentiment qui commençait à se réveiller de tous les côtés.

§ 2. *L'interprète.*

La Bible est la base et la seule source véritable du christianisme; c'est par elle seule que le chrétien apprend ce qu'il doit croire et faire; c'est par elle seule qu'il connaît Dieu et Jésus-Christ. Mais « puisque Christ doit être le but suprême de la science de ceux qui s'appliquent aux choses sacrées, c'est le livre qui rend témoignage de Christ, c'est-à-dire la sainte Bible qui doit former le principal objet de leurs études [1]. »

[1] *Lehrreiches Zeugniss* etc., p. 529.

Sans elle il ne peut pas y avoir de théologie; c'est donc l'exégèse qui doit occuper tout d'abord les étudiants, car autrement ils ne peuvent pas acquérir une connaissance nette et approfondie des sciences théoriques [1], et ce qui plus est, le théologien qui ne possède pas ce premier élément du savoir théologique nuira à l'Église au lieu de lui être utile [2].

La science exégétique est donc le point capital dans la théologie, et les autres études n'auront de valeur que dans la mesure de leur utilité pour l'exégèse [3]. Mais pour que le théologien puisse acquérir les qualités nécessaires et suffire à sa tâche, il faut qu'il s'y prépare de bonne heure, moralement et scientifiquement. Pour que l'homme soit en état de pénétrer dans les profondeurs de la parole divine, il faut qu'il ait à sa disposition des connaissances solides, mais qu'avant tout sa vie soit sans reproche. Le devoir des universités est de former des hommes qui remplissent ces deux conditions [4].

Nous allons voir cette double préparation morale et intellectuelle que Spener demande du théologien.

1° *Préparation morale de l'exégète.*

L'objet de l'exégèse n'est pas la sagesse humaine, mais la sagesse divine; non pas ce que l'esprit humain

[1] *Bed.*, I, 406.

[2] *Quidquid vero reliquis studiis impenditur, nisi Scripturæ cognitione satis imbuta mens sit, theologum Ecclesiæ salutarem neutiquam efficiet, imo ruinosum est, talique ædificio comparandum, quod fundamento solido destituitur, ipsaque mole concidit sua.* (*Cons.*, I, 257.)

[3] *Lehrreiches Zeugniss*, p. 529.

[4] *Bed.*, I, 404.

peut trouver par la réflexion et l'expérience, mais ce qui a été communiqué directement par le Saint-Esprit à notre race mortelle et imparfaite. C'est donc quelque chose qui est élevé au-dessus de notre nature, et qui est incompréhensible à notre être selon la chair, parce qu'il n'y a pas de point de contact. Ce n'est pas à dire que par nous-mêmes nous ne puissions pas comprendre le sens des mots ou des phrases et en saisir la signification en général; Spener affirme, au contraire, qu'aussi « par des études purement humaines et sans l'esprit de Dieu on peut arriver à l'intelligence verbale et à une science telle, qu'on soit en état de parler, d'écrire, de prêcher, de discuter savamment sur les saintes Écritures et les passages les plus difficiles, sur tous les points de doctrine et sur toute matière, d'après les formules prescrites et sans pécher contre l'orthodoxie ou quelque dogme[1]. » Mais il faut plus encore que de l'érudition pour comprendre ce que Dieu veut nous enseigner. De même que le poids et la mesure sont deux idées distinctes et ne peuvent pas être confondus, de même aussi l'homme naturel et la révélation divine n'ont rien de commun, parce qu'ils ne se trouvent pas sur le même plan et ne peuvent se rencontrer. Mais Dieu a donné sa parole aux hommes pour qu'ils en profitent; il devra, par conséquent, les mettre à même de réaliser ses vues, il devra pour ainsi dire élever l'esprit humain au niveau de l'esprit divin, et cela arrive par la sanctification[2]. Pour que celle-ci puisse être efficace en nous, il faut que nous donnions accès au Saint-Esprit dans notre cœur. A cet effet il faut

[1] *Lehrreiches Zeugniss*, p. 11.
[2] Cf. *Bed.*, I, 422.

tendre tout d'abord à une vie extérieure pure et sans reproche, car « un théologien qui mène une vie dissolue est indigne de ce nom glorieux [1] ; » il faut ensuite s'efforcer de se purifier de tout péché, de ne plus vivre selon la chair, mais selon l'esprit [2], d'arriver à une véritable humilité et à la connaissance de sa faiblesse ; ne pas vouloir imposer sa science et ses systèmes à la sagesse de Dieu, mais faire de la parole divine notre vie, et rester en communion intime avec Dieu par la prière [3]. C'est par la prière qu'il faut toujours commencer les études bibliques ; elle en est un élément principal. Mais malgré cela, il faut toujours en agir dans ses recherches comme si on était réduit à ses seules forces [4].

Par cette préparation morale, on lira les saintes Écritures avec fruit, parce que Dieu y mettra sa bénédiction : on sera bon chrétien, mais on ne sera pas encore théologien pour cela ; il faut quelque chose de plus encore, c'est-à-dire l'étude, la science.

2° *Préparation intellectuelle de l'exégète.*

La première condition est ici naturellement la connaissance de la langue dont se sont servis les auteurs sacrés ou le *Saint-Esprit*, comme le dit Spener explicitement [5]. Il n'y a en cela rien qui nous étonne ; cer-

[1] *Lehrreiches Zeugniss*, 18.

[2] *Bed.*, I, 422.

[3] *Die Theologie ist nicht ein nur* theoreticus, *sondern wahrhaftig* practicus habitus. *Wer recht beten kann, ist da der beste Student.* (*Bed.*, I, 422.)

[4] *Lehrr. Zeugniss*, 17, 18.

[5] *Quum totius theologiæ principuum non sit ratio sed revelatio scripta, non aliud nobis curæ tam esse debet quam ut linguam*

tainement par une traduction on n'apprend à connaître un écrivain qu'imparfaitement; quoi qu'on fasse, il perdra toujours une partie de son caractère, si ses idées sont transportées dans une autre langue; quelqne bonne qu'elle soit d'ailleurs, une traduction laissera toujours à désirer. Si par rapport à la Bible, cette remarque est vraie pour notre époque et pour les versions que nous avons, elle était vraie surtout pour celles qui existaient du temps de Spener, où les connaissances philologiques étaient encore bien arriérées. La meilleure traduction était celle de Luther, qui n'a pas perdu encore sa valeur, et ne la perdra pas. Mais elle renferme beaucoup de fautes, et malgré cela la plupart des théologiens d'alors s'y fiaient aveuglément et la citaient comme autorité, en dépit du texte original; c'était la *Vulgate* du seizième et du dix-septième siècle. Nous trouvons très-naturel aujourd'hui que cette autorité soit rejetée, mais il n'en était point ainsi à l'époque qui nous occupe; nous avons rapporté plus haut (p. 11 seq.) le blâme que V. E. Lœscher prononça contre Francke de ce qu'il s'était permis de corriger la Bible de Luther. Si c'était là l'opinion d'un savant éminent, nous pourrons facilement en inférer le peu de cas que les théologiens ordinaires devaient faire des études philologiques. C'est un mérite incontestable de Spener de les avoir remises en honneur, car sans la connaissance des textes il est impossible d'établir la science sur une base solide. Cependant lui-même, par sa position, ne se trouvait

qua Spiritus sanctus per eos quos afflavit usus est, recte calleamus, atque sine interprete intelligamus loquentem (*Cons.*, I, 263. Cf. *ibid.*, 267.).

guère en état de donner à la philologie sacrée l'essor qu'il aurait voulu lui voir prendre; il était réservé à ses disciples de développer les principes et la méthode qu'il avait fait valoir.

La langue originale connue, il faut chercher à se rendre compte du sens littéral des textes, et ne se laisser détourner de cette étude par aucune considération étrangère, par aucune autorité autre que celle du texte même. « *Neque enim vellem*, dit Spener (*Cons.*, I, 260), *te certitudinem fidei tuæ alienæ auctoritati superstruere, hæc vel illa vera esse, quia ecclesia nostra vel celebres doctores ita doceant, sed ipsummet cognoscere quomodo hæc orthodoxia ex ipso sacro codice petita et hausta sit.* » Une fois qu'on possède la signification littérale, il s'agit d'acquérir une vue d'ensemble, « lire et examiner un texte dans *toute sa connexion.* » Pour l'intelligence d'un passage, il est essentiel d'avoir égard à l'ensemble dans lequel il se trouve; on pèche bien souvent contre ce précepte si naturel; on y péchait bien plus souvent du temps de Spener, où, en isolant certains mots, on leur faisait dire des choses qui n'y étaient aucunement renfermés, ou qui étaient tout à fait contraires à ce que l'auteur avait voulu dire. C'est à cette méthode qu'ont dû leur origine une bonne partie des *dicta probantia*, dont on a tant usé et abusé. Eh bien! Spener ne veut pas de cette manière d'agir, on pourrait dire de cette supercherie littéraire; il demande plus de loyauté, et en même temps plus de vérité; à cet effet, il recommande d'étudier avec ensemble des livres entiers de la Bible; il désirerait surtout que cela fût fait aux universités, où malheureusement alors l'exégèse était complétement abandonnée, tandis que, pour l'enseignement de

la dogmatique et de la polémique on suivait précisément la méthode condamnée par Spener.

Mais il ne suffit pas toujours d'avoir égard à l'ensemble dans lequel se trouve un texte; il se peut que certains passages, dans des livres différents, aient quelque ressemblance entre eux; il ne faut pas perdre de vue cette ressource, qui peut contribuer à guider des recherches par la comparaison. On évite de cette manière le danger d'introduire des choses étrangères dans la Bible et de prêter au Saint-Esprit des pensées qu'il n'a pas eues; ce qui, en considération de notre faiblesse, pourrait nous détourner du but. Par la méthode indiquée, au contraire, l'Ecriture s'explique par elle-même : « *Scriptura scripturæ interpres.* »

Les principes de Spener, qui viennent d'être exposés, sont ceux d'une saine exégèse, et tout le monde est d'accord aujourd'hui pour les admettre. Il n'en était pas ainsi au temps qui nous occupe, et Spener[1] s'en

[1] *Was wäre es für eine herrliche Sache wo ein gelehrter und gottseliger Theologus einige Bücher der Schrift nacheinander vornähme, den Studiosis zeigte worauf sie vornehmlich acht zu geben, den scopum einer ganzen Tractation und die Ordnung derselben gründlich wiese, sie gewöhnete auf die Connexionen der Materien, Argumenten und Versicul zu sehen, bei einem jeglichen Versicul die* ἐμφασεις *der Wort in acht zu nehmen, und solche aus andern Orten, da sie etwa auch stehen, zu suchen, und ihnen dann zeigte wie jeglicher solcher Versicul zu gebrauchen* etc. (*Bed.*, I, p. 405 et suiv.) Ce passage est intéressant, non pas seulement par son contenu, mais aussi par sa forme. Nous y rendons attentif pour montrer ce que c'est que le style de Spener. Dans ce petit passage notre auteur est polyglotte. Latin, grec, français se trouve amalgamé avec l'allemand. Nous avons donné le texte original, parce qu'une traduction en aurait immanquablement effacé le coloris.

plaint souvent amèrement, et certes il n'avait pas tort alors qu'on tourmentait les textes d'une manière souvent impardonnable. Cette manière d'isoler les mots pour leur faire dire des choses tout à fait étrangères à leur sens propre, vous rappelle un homme, un enfant qu'on arracherait de sa famille, de sa patrie, et que l'on tourmenterait pour lui faire rendre un faux témoignage.

Nous ne voulons pas dire qu'il y ait eu toujours de la mauvaise foi dans le procédé des théologiens dont nous parlons. Nous dirions presque que *tous* étaient sincères; mais leur méthode était blâmable, et Spener a eu le mérite de le montrer. En même temps il a revendiqué ses droits à l'explication biblique et en a indiqué les limites. D'un côté, il ne veut pas qu'en l'honneur et à l'appui d'une confession, le sens d'un passage soit stéréotypé, de sorte qu'on ne puisse en donner une autre explication que celle qui a été reconnue officiellement [1]; d'un autre côté, bien qu'il faille admettre qu'un même passage peut avoir plusieurs significations (grammaticale et allégorique, comme par exemple les paraboles), il faut, d'après Spener, rester dans certaines bornes, qu'indiquent suffisamment l'ensemble dans lequel se trouve un texte, et l'*analogie de la foi* [2]. Cette *analogia fidei* n'est que la logique qui ne peut manquer dans l'Écriture. Puisque c'est le même esprit qui a inspiré tous les auteurs sacrés, il ne doit y avoir aucune contradiction dans la Bible. Celles que nous croyons y trouver, sauf toutefois les fautes de copistes, ne peuvent être qu'apparentes, et il faut, autant que possible, ramener tout à la vérité évangélique.

[1] *Cons.*, I, 260.
[2] *Bed.*, I, 18.

En se réglant sur cela, notre auteur reste fidèle à la théorie des réformateurs et, comme eux, il tourne plus ou moins dans un cercle vicieux. On se tromperait fort si on croyait que les réformateurs ont abordé l'Écriture sans aucune prévention. Ils se sont mis à l'étudier pour en démontrer les points capitaux de leur dogmatique, qu'ils avaient en grande partie conservée du catholicisme, et dans laquelle, d'après eux, étaient renfermées les vérités fondamentales du christianisme, telles que l'Écriture elle-même nous les donne. On voit en quoi consiste le cercle vicieux dont nous avons parlé tout à l'heure : on étudie la Bible pour prouver un système tiré de la Bible, et c'est par ce système, par cette *analogia fidei*, que les études bibliques doivent être guidées. On voit, en outre, qu'il n'y a rien de plus faux que la proposition dont on abuse tant : la liberté d'examen que la Réforme a mise en avant est la licence. La liberté d'examen de la Réformation n'existe qu'en tant qu'il est permis à chacun de prouver, Bible en main, l'authenticité d'une dogmatique donnée.

En posant ainsi la règle de l'*analogia fidei*, Spener reste tout à fait fidèle à la théorie qui a servi de base à l'interprétation sacrée de son Église; cependant il se met en garde contre les égards de beaucoup de ses contemporains, en évitant de systématiser, en cherchant à reconnaître la volonté de Dieu plutôt que de prouver l'autorité d'une confession de foi, en ne faisant pas de sa théologie un *habitus theoreticus*, mais plutôt un *habitus practicus*. Il s'explique très-nettement sur ce point dans ses *Consilia* (III, 144), où il dit : « *Vana orthodoxia et orthodoxiæ vanitas parum pensi habenda sunt. Imo id monstrum dixerim quod non minora nobis damna in*

ecclesia ipsa infert, quam intulit hactenus, quæ foris non oppugnavit orthodoxia. Orthodoxiam ubique amo, et nec Deum aut pietatem amat, nisi qui rectum de ista et illo sensum amat; sed magis magisque orthodoxiam ad scripturæ simplicitatem, posthabitis hominum subtilitatibus et inventionibus, revocare cupio et ex nullius hominis, sed Dei in Verbo suo loquentis ore unice pendere desidero. »

En revendiquant ainsi la liberté pour l'explication biblique, Spener n'entend nullement attaquer l'autorité des livres symboliques; il la reconnaît pleine et entière, mais la subordonne complétement à la Bible. Celle-ci est nécessaire, indispensable; les confessions ne sont qu'utiles *parce que* et *en tant qu*'elles peuvent servir à l'intelligence des Écritures[1]. Elles sont mises à peu près sur la même ligne que les commentaires que nous trouvons recommandés comme utiles; mais ceux-ci ne doivent nous servir que subsidiairement; la méthode que Spener voudrait voir suivie sous ce rapport, serait de chercher d'abord par soi-même le sens d'un passage et de laisser la parole de Dieu exercer directement son influence sur nous. Après cela, il peut être bon de comparer ce que nous avons découvert nous-mêmes avec ce que d'autres hommes savants et pieux ont pu dire sur le point en question[2].

Reste encore à dire un dernier mot du rôle que Spener assigne à la philosophie. Il ne veut pas qu'elle soit négligée; mais le droit de cité que notre auteur lui accorde dépend de deux conditions: la première est

[1] *Bed.*, I, 296.

[2] *Cons.*, I, 267. *Bed.*, I, 324.

sa subordination à l'exégèse, la seconde est cette autre qu'elle ne dégénère pas en scolastique. L'étude d'Aristote et des Pères était ce qu'on entendait alors par philosophie; elle était cultivée aux dépens des études bibliques, en sorte que nous ne nous étonnons pas si elle était plus ou moins en défaveur auprès de notre auteur.

La philosophie, telle qu'elle est entendue de nos jours, était inconnue à Spener et à son siècle. Nous ne croyons pas être trop loin du vrai si nous disons qu'elle n'aurait pas trouvé grâce devant ses yeux, du moins en supposant que Spener, avec les idées que nous lui connaissons, eût été jeté en plein dix-neuvième siècle. D'un autre côté, nous savons qu'il avait le cœur trop généreux et l'intelligence trop ouverte pour condamner les conquêtes légitimes de l'esprit humain, s'il en avait vu le développement. Ses propres travaux nous en sont garants.

§ 3. *L'interprétation.*

Nous nous demandons maintenant comment Spener a appliqué les règles qu'il a données, comment il se comporte comme interprète vis-à-vis de l'Écriture, quelle est son exégèse.

Nous possédons de Spener l'interprétation des épîtres: *aux Romains*, *aux Galates*, *aux Éphésiens*, *aux Colossiens*, la *première de saint Jean;* on peut y ajouter encore l'ouvrage qu'il a publié sous le titre suivant: *Passages de l'Écriture-Sainte, dont abusent souvent les gens du monde pour nourrir leur fausse sécurité et pour se prémunir contre la nécessité et la possibilité du véritable christianisme intérieur.*

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, on ne peut pas dire, dans le sens rigoureux du mot, que les ouvrages cités soient des ouvrages exégétiques, du moins en tant qu'on entend par exégèse une explication savante d'un texte, à l'usage des théologiens, laquelle a pour but l'avancement de la science. Cependant Spener n'a ici aucunement l'érudition en vue, et on peut appliquer à tous ses ouvrages de ce genre ce qu'il dit dans l'introduction à l'explication de l'épître de saint Jean : « Le lecteur ne trouvera ici aucun apparat d'érudition; pour celui qui le demanderait, nous le renvoyons à d'autres ouvrages où la science est mieux à sa place. Mon but dans tout ce travail n'a été que d'examiner et d'exposer le plus simplement possible quelle est l'intention du Saint-Esprit, et ensuite d'indiquer nettement l'usage de ces instructions pour éclairer et affermir la foi et pour la faire fructifier. »

Le caractère populaire de ces ouvrages ressort naturellement du but que l'auteur avait eu en les écrivant. Ce sont, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, et comme Spener nous le dit lui-même, ce sont des leçons qu'il a faites non devant des étudiants, mais devant la communauté dans des réunions religieuses. Cela est si vrai que nous trouvons dans le courant de l'explication, non-seulement le développement de certains points de doctrine ou « l'usage qu'il faut faire d'un passage comme avertissement ou consolation », mais même des sermons entiers et qui quelquefois sont bien longs[1]. Spener a mis ici en pratique ce qu'il regardait

[1] Ainsi, par exemple, dans l'épître de saint Jean, à l'occasion de l'explication du chap. IV, v. 3, il y a : *Eine Predigt auf das Fest der Reformation Lutheri;* — chap. IV, 7 et 8, *Eine Busspredigt;*

comme le but de la Bible, le *practicus habitus*, de manière à former des chrétiens plutôt que des savants. Nous rappelons ce que nous avons déjà dit plus haut (p. 17 et 18) sur l'origine de ces explications bibliques, qui étaient considérées comme introductions aux sermons sur le texte prescrit. Cette circonstance nous explique une chose bien naturelle de notre temps, mais qui ne l'était nullement à l'époque de Spener, c'est que ces explications soient écrites dans la langue usuelle, dans la langue du peuple, et non pas en latin, ce qui était la langue qui, seule à peu près, avait alors droit de cité dans le monde savant. Celui qui dérogeait à cette coutume risquait de voir hausser les épaules au sujet de son goût vulgaire, et Spener n'a pas manqué d'être blâmé de son innovation. Bien que cette innovation se serait nécessairement introduite tôt ou tard, Spener néanmoins a le mérite d'en avoir montré de son temps l'opportunité et la nécessité.

Comme dans un sermon ordinaire, il emploie pour base le texte qui est entre les mains de la communauté, c'est-à-dire la version de Luther, et il l'adopte sans aucun changement. De temps en temps seulement, quand il y a des différences notables entre le texte vulgaire et l'original, il donne des corrections, mais il les ajoute seulement subsidiairement à la version vulgaire; et il le fait sans aucun examen philologique, sans citer le texte original, pour justifier les corrections qu'il fait; il est fort rare de rencontrer un mot grec ou un mot hébreu — naturellement, puisque la grande majorité

— IV, 18, *Eine Busspredigt*; — V. 2 et 3, *Eine Busspredigt*. Il y a aussi plusieurs sermons intercalés dans le courant de l'interprétation des épîtres de saint Paul aux Colossiens et aux Éphésiens.

de ses auditeurs n'auraient pu tirer aucun profit de ses élucubrations philologiques. Les ouvrages de Spener ne sont sans doute pas scientifiques; mais ils ne devaient, ils ne pouvaient pas l'être, et au lieu de faire un reproche à notre auteur de ce qu'il a cité si peu de grec, nous serions tenté de demander pourquoi il n'a pas aussi laissé de côté le peu qu'il en donne. Toutefois, sous ce rapport, il a un grand avantage sur ses prédécesseurs et sur la majeure partie de ses contemporains qui assaisonnaient encore autrement que lui leurs sermons de latin, de grec ou d'hébreu, en sorte qu'en comparaison des autres on pourrait appeler Spener un puriste.

Les introductions qu'il donne sont ordinairement de fort peu d'importance; les questions d'authenticité sont à peine touchées; au sujet de l'épître de saint Jean il nous dit qu'incontestablement c'est le même apôtre qui a écrit également l'un des évangiles, l'Apocalypse et encore deux épîtres qu'on a voulu à tort lui contester. L'endroit où un écrit a été composé et les circonstances qui l'ont provoqué sont ordinairement passés sous silence, bien qu'on dût s'attendre à voir traiter ces questions, puisque notre auteur appuie sur le caractère individuel des écrivains sacrés; pour mieux s'en rendre compte, il est certainement d'un grand secours de savoir comment tel apôtre a été amené à écrire une épître, et pourquoi il s'est prononcé de telle manière. Cependant c'est là une question accessoire pour Spener; le point capital à ses yeux, c'est que la Bible, telle que nous l'avons, n'importe comment elle a été composée, est parole de Dieu, que nous devons nous laisser guider par elle et y voir la source de notre croyance et de notre

foi, le guide de notre vie. Il est donc essentiel que l'homme considère la Bible de ce point de vue, et en comparaison de cela les questions de lieu et de but spécial sont mises dans l'arrière plan; d'autant plus que Spener établit en principe que les livres de l'Écriture-Sainte n'ont pas été écrits pour telle communauté particulière, mais bien pour la communauté chrétienne en général; il se demande: que signifient ces paroles *pour nous*? qu'est-ce que l'apôtre *nous* a voulu dire par là? C'est là le point de départ de l'interprétation biblique de Spener; et le but en est la purification du cœur et l'efficacité de la grâce dans l'homme (*Durchbruch der Gnade*).

Il est tellement vrai que les ouvrages exégétiques qui nous occupent n'ont d'autre but que de former dans l'homme un christianisme véritable, la foi vivifiée par les œuvres, cette efficacité de la grâce, que Spener, qui ailleurs cherche à concilier certaines contradictions, qui attribue toute l'Écriture au Saint-Esprit, qui dit en termes explicites: *Agnosco sacras litteras a cœlesti procedere spiritu inspirante.....* accurante ne vel inpuncto erraret scriptor [1], se permet de critiquer la théorie paulinienne sur la justification, et sur la nature de la loi et de la foi, d'après Rom. III, 20-31, parce qu'à son avis la manifestation du christianisme dans la vie y est trop négligée. Au reste nous voulons transcrire ce passage. «*Hieraus erhellet die Nothwendigkeit und Möglichkeit des thätigen Christenthums, obwohl hievon hier nicht ausdrücklich gehandelt wird. Und zwar die Nothwendigkeit, weil Paulus das Gesetz durch*

[1] *Cons.*, I, 46.

die Lehre des Evangelii so gar nicht will aufgehoben haben, dass es viel mehr, wie er sagt, durch dieselbe aufgerichtet werde. Ist es aber nicht nothwendig dass die, welche nach der Seligkeit trachten, nach der Regel des Gesetzes ihr ganzes Leben müssen einrichten, sondern kann dasselbe sie nicht verdammen wenn sie auch immer fortfahren ihren Sünden wider das Gesetz zu dienen, und bleibet also ihr Glaube ein seligmachender Glaube, er wirke die Werke oder nicht, so ist wahrhaftig das Gesetz aufgehoben, und es könnte Paulo diese Schuld gegeben werden. *Soll aber das Gesetz und die Verbindlichkeit desselben stehen bleiben, so muss der Gehorsam der Gebote Gottes nothwendig, und der Glaube der ihn nicht wirket, nicht rechter Art sein.* »

Cette critique a lieu de nous étonner, mais elle montre clairement à quoi Spener voulait en arriver avec son interprétation; comme nous l'avons dit tantôt, il veut avant tout agir sur la volonté pour la décider au bien. Ce but pratique, qui ne s'attache qu'aux détails, l'empêche d'arriver à une vue d'ensemble; si ici il ne peut donner son consentement à cette théorie de Paul, il prouve qu'il n'a nullement cherché à voir quel est selon cet apôtre le rôle de la loi et de l'Évangile, il ne veut pas voir de système là même où on peut en méconnaître difficilement l'existence.

A côté de la tendance tout à fait pratique de Spener, la dogmatique scientifique n'a pas de place. Nous ne trouvons pas cette idée tellement choyée alors, que chaque auteur, en écrivant, n'avait à peu près rien d'autre en vue que de développer un point de doctrine; leur mission, d'après notre auteur, était celle d'écrire

sous l'inspiration divine pour éclairer les hommes, et la mission de l'interprète est d'appliquer pour le même but ce qu'ils ont écrit, et d'engager les fidèles à vivre d'après ces préceptes. Aussi l'Écriture n'est-elle pas accommodée à un système, ni considérée sous le point de vue de la confession de foi.

Il est à regretter que nous n'ayons de Spener que des ouvrages exégétiques destinés à l'édification, et que nous n'en ayons pas qui traitent les questions scientifiques proprement dites; nous serions alors mieux en état d'apprécier l'exégète à côté du théologien pratique.

Il serait également intéressant de voir la manière dont il traite un texte historique pour connaître la manière dont il aurait concilié les passages contradictoires. Nous avons déjà eu l'occasion de parler plus haut [1] d'essais qu'il a faits en ce sens, mais ces exemples sont trop rares. En tout cas il est certain qu'en vue de contradictions manifestes il ne pose pas le *credo quia absurdum*, comme on le faisait de son temps; mais, en revendiquant l'infaillibilité aux écrivains sacrés, il cherche par des combinaisons à rendre admissible à la raison ce qu'elle croirait devoir rejeter. Par là il accorde à l'homme le droit de sonder les Écritures, il lui impose les recherches comme devoir. Ce n'est pas à la lettre qu'il doit s'en tenir, mais au sens, à l'esprit; ne pas se laisser écraser par l'autorité de l'Écriture, mais s'élever et s'affranchir par elle.

Sous le rapport de la forme, la méthode de Spener n'est pas trop recommandable. Il donne bien au commencement de son explication le contenu de l'épître,

[1] P. 22 et suiv.

puis la suite des idées de chaque chapitre, puis encore une paraphrase de chaque verset; mais ensuite il prend chaque parcelle du texte pour l'examiner à part, et pour y rattacher des choses que souvent on est étonné de trouver là. Ainsi un *et*, un *mais* donne très-souvent lieu à un article à part. L'enchaînement des idées devrait ressortir par l'explication même; on devrait suivre l'auteur dans le développement de sa pensée et ne pas être arrêté à chaque pas. Il ne peut pas y avoir d'ensemble convenable si, invariablement après chaque verset, il y a un point d'arrêt, outre qu'il est très-fatigant d'être entretenu à part sur chaque mot, tout au plus sur deux ou trois à la fois. Nous renvoyons surtout à l'explication de l'épître de saint Jean, où nous trouvons ces défauts plus encore que dans les autres épîtres.

CHAPITRE IV.

INFLUENCE DE SPENER COMME EXÉGÈTE SUR LA SCIENCE THÉOLOGIQUE ET LA VIE CHRÉTIENNE EN GÉNÉRAL DANS L'ÉGLISE PROTESTANTE.

Au commencement de ce travail déjà, nous avons cherché à montrer ce qu'étaient devenus la théologie, les cours académiques, la prédication et en général la vie morale de l'Église luthérienne au dix-septième siècle. A cette époque, qui consumait ses meilleures forces en subtilités, qui ne connaissait rien de plus sacré que ses systèmes, et qui en partie donnait le spectacle d'une déplorable immoralité, parut Spener avec la demande aussi naturelle qu'essentielle au protestantisme, que le théologien doit nécessairement étudier et

connaître l'Écriture sainte pour en faire le guide de sa propre vie et de celle de la communauté, et une vie nouvelle se réveilla dans l'Église protestante d'Allemagne. L'influence profonde que Spener a exercée par ses lettres, ses traités, ses réunions d'édification, et surtout la méthode qu'il a fait fructifier par quelques disciples dévoués, prouve combien ses améliorations ont répondu aux besoins de l'époque. C'était une étincelle jetée dans une masse inflammable; elle a gagné du terrain sans retard pour réchauffer d'un côté, mais pour consumer de l'autre.

Le mouvement dont nous parlons se bifurqua diversement et eut des résultats tout à fait opposés. La croyance biblique positive, aussi bien que la négativité philosophique peuvent s'y rattacher. Sans doute ce double développement n'était nullement dans l'intention de Spener, qui n'aurait jamais cru le provoquer; néanmoins les faits sont évidents et l'impulsion donnée par lui est la source de deux courants, qui prennent des directions contraires et qui, s'éloignant toujours de plus en plus en sens opposé, débouchent l'un dans le supranaturalisme, l'autre dans le naturalisme.

Il n'est pas dans notre plan de suivre en détail ces deux mouvements; nous nous contenterons de les indiquer.

Quant aux changements qui ont été provoqués par l'influence de Spener comme exégète, nous devons les distinguer d'après les sphères où ils se sont opérés, c'est-à-dire sur le domaine de la science et sur celui de la vie religieuse.

§ 1. *Changements provoqués par la méthode d'interprétation de Spener sur le terrain de la science dans l'Église protestante.*

Dans sa théorie de l'interprétation, Spener diffère des théologiens de son époque en formulant les deux principes suivants: l'Écriture, telle qu'elle est consignée par les auteurs sacrés, est suprême et seule autorité dans l'Église chrétienne, et son suprême et seul but est celui de conduire les hommes vers Dieu, en provoquant la repentance et un sérieux amendement. Il n'entend pas régler l'interprétation de la Bible d'après les confessions, et il n'admet celles-ci qu'en tant qu'elles se trouvent d'accord avec l'Écriture.

Depuis un siècle, du moins dans l'Église luthérienne, tous les ouvrages exégétiques partaient du même point pour y revenir; le point de départ et le point de retour étaient les livres symboliques; les limites étaient rigoureusement déterminées et la grande préoccupation d'un auteur devait être celle-ci : ne les dépasserai-je pas? Puisque de cette manière tous les résultats possibles étaient donnés, que chaque pas était déterminé d'avance, quel progrès y avait-il encore à espérer? Lors même que telle ou telle chose était reconnue fautive ou incomplète, on risquait, en y mettant la main pour la parfaire, de se voir impliqué dans des querelles bien fâcheuses. Et la conséquence infaillible de cet état de choses ne pouvait être autre que d'éloigner de l'exégèse ceux qui aimaient le travail consciencieux, d'en jeter d'autres dans des subtilités, et de donner à la paresse un merveilleux prétexte pour ne rien faire.

En affranchissant la Bible de l'autorité des confessions, Spener donna un nouvel essor à la science qu'on avait négligée si longtemps. Il montra par son propre exemple qu'on pouvait trouver dans la Bible bien d'autres choses encore qu'un système; il montra surtout qu'il fallait l'appliquer à la vie, et par suite on vit que le dernier mot était loin d'être dit au sujet du trésor inépuisable du christianisme. On étudia la Bible, non plus tant sous le point de vue dogmatique, non plus pour y trouver des *dicta probantia*, mais avec le besoin de plus en plus profond d'y trouver des consolations et des forces morales et religieuses. C'est pour cela aussi qu'on ne s'en tint plus à certains passages, mais qu'on embrassa le tout dans la conviction que toute l'Écriture est inspirée par le même esprit pour produire les mêmes résultats.

Il est naturel que là où la Bible était considérée à ce point de vue, la dogmatique et la polémique, ou la *thétique* et l'*antithétique* comme on disait alors, devaient subitement perdre de leur importance dans les études théologiques, et ainsi l'Église protestante devait enfin être délivrée du triste spectacle de ses docteurs qui se querellaient sans relâche, qui s'anathématisaient pour des subtilités dogmatiques au nom du même Dieu d'amour et de paix.

Nous avons déjà fait remarquer plus haut que Spener, dans ses explications bibliques, n'a à peu près jamais recours à la philologie; il n'en est pas moins vrai qu'il a donné l'impulsion à l'étude des langues sacrées, tant par les conseils qu'il donnait, que par l'esprit qu'il communiquait à ses élèves, et qui ressortait naturellement de sa manière de considérer l'Écriture. Attendu

que la Bible est la source de notre salut et qu'une traduction ne peut jamais rendre tout ce que contient l'original, le théologien doit nécessairement se mettre à même de pouvoir lire les auteurs sacrés dans la langue dont ils se sont servis. Le grec et l'hébreu, qu'au temps de la Réformation on avait étudiés avec assiduité en vue des saintes Écritures, avaient perdu aux yeux des théologiens luthériens beaucoup de leur importance par la traduction de Luther, qui à leurs yeux faisait autorité. Cependant cela changea à l'avantage de la science théologique. Nous avons déjà parlé des corrections que Francke, disciple immédiat de Spener, a apportées à la version de Luther; il signale dans cet ouvrage une série de passages mal traduits et en donne le sens exact d'après l'original. Après lui la famille des *Michaelis* (Jean-Henri et Chrétien-Benoît) se distingua par leurs travaux sur la philologie sacrée. A partir de là un théologien revendiquerait à tort le nom d'exégète s'il ne basait la science sur les textes originaux.

Un autre côté de la science théologique devait naturellement se développer à la suite de celle dont il a été question tout à l'heure. Par une connaissance plus approfondie des auteurs sacrés et de la langue dont ils s'étaient servis, on devait s'apercevoir bientôt des diversités qui existent dans la manière de présenter les choses et dans le style des différents auteurs. En se voyant ainsi dans le cas d'accorder à chacun d'eux son caractère individuel, on devait prendre aussi en considération les circonstances qui les avaient poussés à écrire, les influences extérieures sous lesquelles ils s'étaient trouvés; c'est ainsi que la science isagogique,

que l'introduction aux livres sacrés put se développer, et qu'on commença des recherches sur la formation et la fixation du canon[1].

De cette manière l'histoire était remise en honneur dans les études théologiques, d'où elles avaient presque complétement disparu. Nous ne disons pas que Spener se soit occupé beaucoup d'isagogique ou de l'histoire du texte; même ses successeurs immédiats n'y ont pas mis beaucoup de soin; mais ce que nous disons c'est que, si ces études historiques ont bientôt occupé le rang qui leur convenait, Spener, par ses principes exégétiques, a le premier rendu leur admission possible.

Bien que Spener et ses disciples aient été fort loin d'attaquer l'autorité absolue de l'écriture et qu'ils aient mis partout sa divinité en avant, ce sont eux cependant qui ont fourni les premières armes à la critique. Eux, ils revendiquaient à la *forme* le caractère de l'individualité; pourquoi d'autres ne pouvaient-ils pas faire la même chose pour le *contenu?* Eux, ils disaient c'est le *sens,* l'*esprit* et non la *lettre* jouit d'une autorité absolue. Pourquoi d'autres ne pouvaient-ils pas dire: cette autorité ne revient ni à l'un ni à l'autre? Où d'ailleurs est la limite rigoureuse entre mot et sens, entre sens et esprit? Pour cette autorité absolue, c'est le cas aussi de dire: *sit ut est, aut non sit,* et c'est ce que l'école orthodoxe avait bien senti. Que les conséquences tantôt indiquées ont

[1] Cf. Bleek, *Einleit. in das N. T.*: « *In der protestantischen Kirche neigte man sich auch bald immer mehr wieder zu der Voraussetzung, dass der neutestamentliche Kanon in eben dieser Gestalt feststehe, und scheute sich irgend welche Zweifel dagegen auszusprechen..... So halten denn auch die einleitenden Werke aus dem XVI. Jahrhundert bis nach der Mitte des XVII. sich hinsichtlich des Ursprungs der biblischen Bücher fast nur an die überlieferten Vorstellungen.*

été tirées réellement, c'est ce que nous prouve la période qui a suivi Spener, et l'école de Wolff et le naturalisme avec son négativisme élevé en principe. Nous ne poursuivons pas le développement de ce mouvement, mais nous sommes autorisé à le ramener à Spener, quelque étranger qu'il ait été à ses intentions.

Cependant nous ne devons pas nous en tenir aux extrêmes pour nous arrêter à ce qui, d'un côté ou de l'autre, a affaibli l'intérêt des études bibliques, mais nous devons voir surtout comment il a été provoqué et répandu: c'est là ce qui certainement a été fait par la nouvelle méthode dont nous parlons ici, parce qu'elle montrait de beaux résultats en perspective.

Il se forma bientôt une nouvelle littérature exégétique: théorique d'un côté, laquelle exposait les principes sur lesquels l'interprétation devait reposer, et qui parmi les successeurs et disciples immédiats de Spener compte surtout *Ich. Just. Breithaupt* († 1732), *A. H. Francke* († 1727), *Ich. Lange* († 1744), *J. J. Rambach* († 1735); — et de l'autre côté pratique ou exégétique proprement dite; c'est surtout *Paul Anton* († 1730) qui s'y est distingué, ainsi que *Rambach*, *J. H. Michaelis* († 1738) et *Chr. Ben. Michaelis.*

Les études bibliques sérieuses furent bientôt généralement cultivées; mais dans l'école de Spener même les traditions scientifiques se perdirent bien vite, tellement que les piétistes ne tardèrent pas à passer pour des gens méprisant les études comme inutiles et se fiant uniquement à leur inspiration, laquelle, il faut le dire, paraissait fort souvent être de toute autre provenance que de l'Esprit-Saint. Ces reproches, qui ont surgi de bonne heure, n'ont pas encore aujourd'hui perdu leur valeur,

et nous prétendons ne pas être en contradiction avec nous-même en ramenant ce fait aussi à Spener. C'est la troisième conséquence qui s'est développée de sa théorie exégétique; en effet, nous avons déjà constaté qu'il a provoqué une saine et rationnelle exégèse, et des deux côtés de ce résultat salutaire nous voyons les extrêmes; le criticisme outré et le mépris de la science, provenant l'un et l'autre de l'exagération de deux principes également vrais : l'individualité des auteurs sacrés et l'influence de Dieu sur l'homme. Mais nous ne pouvons rendre Spener nullement responsable des travers de ceux qui l'ont mal compris ou qui ne l'ont pas compris du tout, et c'est le cas d'appliquer cela à la majorité de ceux qui prétendent marcher sur ses traces.

Le reproche d'être un ennemi de la science a d'ailleurs été formulé contre Spener lui-même, et encore de son vivant. Nous en avons la preuve dans la défense qu'il oppose à cette accusation[1]. Cependant nous sommes porté à croire que ce reproche est venu du côté des orthodoxes de l'ancienne école, et que le mépris de la science qui en forme l'objet n'est autre que l'aversion de Spener pour les formes scolastiques, tandis que d'un autre côté on voyait de mauvais œil sa tendance pratique et populaire, ce qui, à nos yeux, n'est pas la moindre de ses bonnes qualités.

[1] *Ich bin bis daher von ihrer vielen vor einen abgesagten Feind aller Universitäten und Erudition gehalten worden, daran mir aber offenbares Unrecht geschiehet. Es ist keine einige, auch menschliche Wissenschaft, die ich, wo sie gründlich denjenigen welchen sie nutzen kann und auf eine solche Art dass sie zu einem wahren Gebrauch angewendet werde, vorgetragen und gelehret wird, nicht sollte vor eine theure Gabe Gottes achten, deroselben Lehrer veneriren, und die Erhaltung solcher guten Künste von Gott bitten.* (*Bed.*, I, 403.)

Nous croyons avoir montré combien, en toute occasion, Spener recommandait la lecture de la Bible et les études sérieuses pour bien la comprendre; il n'en est pas moins vrai que beaucoup de ses successeurs n'en ont pas tenu compte et se sont laissé aller à une indolence blâmable.

§ 2. *Changements provoqués par la méthode d'interprétation de Spener, sur le terrain de la vie religieuse dans l'Église protestante.*

L'influence que l'école de Spener, ou, pour employer un terme plus populaire, que le piétisme a exercée sur l'Église protestante, tant en bien qu'en mal, est suffisamment connue. Même ceux qui ont à peine entendu le nom de Spener, n'ignorent pas les résultats de son activité, rien que pour les avoir vus autour d'eux : car l'essor qui a été donné à la vie religieuse du dix-septième siècle est loin d'avoir perdu sa force de nos jours. Tous ceux qui ont une notion même superficielle de l'histoire religieuse des derniers siècles connaissent le réveil qui s'est produit en Allemagne à la suite de l'influence de Spener : le retour à un christianisme actif, demandant à l'homme une amélioration sincère et la manifestation de sa foi par une vie pure et propre à toute bonne œuvre. Nous n'avons pas besoin de rappeler que c'est A. H. Francke, l'un des disciples les plus zélés et des amis les plus dévoués de Spener, qui a fondé la maison des orphelins à Halle, laquelle jouit encore aujourd'hui d'une célébrité justement méritée et qui a été l'une des premières institutions de ce genre. C'est à l'école piétiste que revient aussi le mérite d'avoir tra-

vaillé à répandre la Bible et à prêcher l'Évangile aux païens, d'avoir contribué à l'abolition des terribles procès de sorciers et surtout d'avoir fait cesser cette polémique odieuse dans le sein même du protestantisme.

D'un autre côté on ne peut pas méconnaître que c'est le piétisme qui a introduit dans l'Église protestante d'Allemagne l'esprit de secte et de parti. Partout où il s'est introduit, il a distingué rigoureusement entre ceux qui se disaient ses adhérents et ceux qui ne se déclaraient pas ouvertement pour lui; il veut former une « *ecclesiola in ecclesia.* » Ceux qui s'y trouvent se regardent comme les élus, et sont alors bien près de regarder comme damnés tous ceux qui s'abstiennent de ce séparatisme. Le danger de l'orgueil et de l'hypocrisie est bien imminent, et la proportion de ceux qui s'y sont perdus est considérable.

Cependant nous ne pouvons pas nous étendre sur ces considérations, qui ne se trouvent pas en rapport direct avec notre sujet. Nous devons nous borner à parler de l'influence immédiate que la théorie d'interprétation de Spener et sa manière de considérer les saintes Écritures a exercée sur la vie chrétienne. Nous n'en dirons plus que peu de chose.

Nous signalerons d'abord un progrès sensible dans la prédication. Nous voyons disparaître de plus en plus ces sermons qui n'étaient que des traités arides de dogmatique ou d'archéologie parfois très-puérile, ou de polémique; nous trouvons à leur place des explications claires et simples des saintes Écritures et l'application qui en est faite à la vie. Quelles sont les instructions qui nous sont données? Comment les avons-nous suivies jusqu'à présent? Comment devons-nous les suivre

Voilà les questions qu'il faut se poser. En tant qu'on le fait conformément aux saintes Écritures et en tant qu'on fait de la Bible le guide de sa vie, on est dans le vrai. C'est là la pure doctrine qui sauve; toute autre ne peut avancer dans la voie du salut. Lors même que les événements ne parleraient pas, les conséquences logiques et nécessaires de cette nouvelle méthode nous forceraient à admettre que l'esprit religieux et les aspirations vers l'idéal du chrétien devaient nécessairement trouver, dans cette manière de voir, un stimulant plus puissant que dans les systèmes dogmatiques de l'orthodoxisme.

On se rappelle aussi que Spener dit expressément que quiconque ne mène pas une vie pure et sans reproche, est incapable de comprendre l'Écriture, parce que l'Esprit saint n'agit point sur celui qui n'est pas en état de contrition; il faut ne plus mener une vie selon la chair, mais selon l'esprit pour s'élever à la hauteur de la lumière divine[1]. Aussi voyons-nous que là où ce changement dans les opinions théologiques s'était produit, se produisit bientôt un changement dans la vie morale; c'est qu'on ne cherchait plus le christianisme dans une orthodoxie irréprochable, mais dans la pratique des préceptes de Christ. Les théologiens, tout d'abord, s'efforcent de se rendre dignes de leur ministère, et la vie dissolue disparaît des universités où a pénétré le nouvel esprit. C'est à la jeune université de Halle[2], créée pour offrir un asile aux piétistes persécutés, que se manifesta d'abord cette amélioration qui ne manqua pas de s'introduire ailleurs. Les étudiants

[1] *Bed.*, I, 422 et suiv.

[2] Fondée à l'instigation par Frédéric III de Brandebourg en 1694.

affluèrent à cette nouvelle école de tous les côtés de l'Allemagne pour entendre les professeurs distingués qui y enseignaient (*Francke, P. Anton, Breithaupt*), et ils allèrent, comme pasteurs ou comme professeurs, propager, chacun dans sa sphère d'activité, l'amour de la science et la nécessité d'une vie pure et sainte. Et s'il y avait toujours des éléments impurs qui restèrent mêlés à ces aspirations plus nobles, et si bien des hommes se prévalurent d'un extérieur de piété pour donner libre cours à leur orgueil, il n'en est pas moins vrai qu'un souffle régénérateur passa, à la suite de ce mouvement, par l'Église protestante, et aujourd'hui encore elle en ressent les heureux résultats.

La science exégétique a fait de grands progrès depuis Spener : ceux-là mêmes qui n'aiment pas la critique ont dépassé de beaucoup le point de vue où s'était placé ce théologien ; l'immoralité aujourd'hui ne peut plus se couvrir du voile de l'orthodoxie. Et s'il en est ainsi, le protestantisme, de quelque manière qu'il se soit développé dans les individus, doit en avoir de la reconnaissance pour Spener, l'homme savant, pieux et sincère, qui a mis ses forces et sa vie à l'avancement de cette œuvre de progrès et à celui du royaume des cieux.

Vu par le président de la soutenance,
ED. REUSS.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 6 décembre 1862.
Le Recteur, DELCASSO